

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 12

Artikel: La belle carrière ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE DOU TSEVAU

Dou tsevu l'allàvant à Mordze.
Ion portàvé 'na chatse d'ordze,
L'autr' on sa dé napoléons.
Cisique sè creyâ quauquion
Et vo fasâ de cliâu maneiré,
Falliâ lo vèrè
Sacôrè sè grelots
En fiasèint sè sabots
Ao fin maitein de la tserrière !
Mâ vaicé que, tot per on coup
Dâi volen cusi dein lo bou
Châotant su lo tsévu et aie !
Te lâi fottent 'na dézallâie
Flin, fla !
Bredin, bredâ !
Râflant tota la mounia,
Et pu via !
Adon l'autro tsévu,
Que n'avâi rein de mau,
Fâ à son camerâdo :
Tè vouâique bin malado !...
Mâ quand on vâo fêrè do fièraud
Faut s'atteindre à dei z'avârô !
Se t'avâi, coumeint mè, portâ 'na chatse
No sarein ti lè dou à Mordze ! [d'ordze
Sami.

A PROPOS D'ÉLECTIONS

UN de nos très anciens abonnés nous communique la lettre ci-dessous. Nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle est écrite en patois et que les élections sont maintenant passées. Elle ne froissera ainsi ni la susceptibilité ni la liberté électorale de nos lecteurs.

« Saint-Martin daô Tsano lô Morigèneu.
lô premi dâo mâi dé mâr de l'an 1934.
Monsû lo rédâteu dâo Journat
« Lo Conteu Vaudois »
à Lozena.

Monsû,

Sarâi-vo prâo aimâbio po accordâ, à n'on fidêlo et vilhio abbonâ, l'hospitalitâ d'on bet dè voutron honorabio Journat po lâi inserra sti petit bet dè communiquâ. Ie vo remâcho bin millè iâdzo po cein.

A me n'âdzo, huitant-cin ans, trei mâi, trei dzo, su d'obedzi dé veni deré mon mot po cein qu'è s'agî dâi z'Elechons dâi Conseié d'Etât. Sû on pourrô peti paîsan, ma ne foudrâi tot parâi pà tenî po on imbécilô. Vâio prâo bî, vâio prâo iô lè z'affèrès sè déguenautzant. Ie vû dere îque à mè z'amis lè paîsan, que faut allâ vôtâ et pi tî ! Sacré melbaugrôu, s'agit pà dé rénasquâ, ie faut lâi allâ et pu crânâmeint, po rénommâ noutrè brâvo Conseié. L'an tî fêlô devâi et honneu dein l'âo z'attribuchons ; sant dâi z'hommos de sorta que minant bin lè z'affairès dâo canton ; se dévouant et sè consacrant tî bin po la prospérité dé noutron biau Canton de Vaud. Nô ne voillîn rin tzenzi, nô regrettin bin Monsû Dâofor, pasque l'étâi assebin on tot bon Conseié et on lo rimpiacé po Monsû Baup qu'on ein dit tant dé bin. Dinche no faut tî fêrè on effrô, faut allâ vôtâ po lè Conseié que vu nommâ :

Monsû Porchet ; Monsû Fazan ; Monsû Fischer ;
Monsû Perret ; Monsû Bosset ; Monsû Bujard et
Monsû Baup.

No n'in voillîn min d'autrô, kâ no faut îtrè

réconniechin et îtrè bin conteint d'îtrè très bin governâ.

Me n'ami de Tsania (Chanéaz) E. C. l'è bin d'accô avoué mè ; kâ m'a promet onna bounna botolhie.

Dan vivo noutron brâvo Conseié,
Vivo noutron biau Canton de Vaud !
et tî âi z'urnés lè 3 et 4 mâr que vint.

Djan-Daniet à Gabriel,
dé Saint-Martin dâo Tzano lo Morigèneu.

A qui le parapluie ? — Il pleuvait. Croyant reconnaître un de ses amis dans un passant qui le précédait et qui s'abritait sous un superbe parapluie, M. X..., ayant oublié le sien chez lui, se hâte de rattraper l'heureux mortel.

— Pas si vite ! lui crie-t-il. D'où vous vient ce beau parapluie ?

Le passant se retourne, tout pantois, et M. X..., saisi lui-même de se trouver devant un inconnu, de l'entendre balbutier :

— Je vous demande pardon. Je viens de le trouver. Le voici, j'ignorais qu'il vous appartenait.

Amphibies. — La dame (qui hésite sur l'achat d'un manteau de loutre). — Et dites-moi : si je sors à la pluie, je ne risque pas de l'abîmer ?

Le vendeur. — Ouvrez un traité d'histoire naturelle, madame. Vous y verrez que les loutres n'ont pas besoin de parapluie.

QUELLE VEINE D'ÊTRE PRÉSIDENT !

NOUS extrayons d'un article de la Gazette du 30 janvier, les amusants renseignements suivants :

« Le président Roosevelt reçoit actuellement plus de correspondance que la star la plus en vue de Hollywood. Cette avalanche de papiers met sur les dents d'innombrables secrétaires, qu'on a dû loger dans les vestibules de la demeure présidentielle et la loge du concierge est devenue une « boîte aux lettres » que l'on vide au fur et à mesure qu'elle est pleine, plusieurs fois par jour. Suivant les actes officiels et décrets émanant du président, sa popularité subit des fluctuations, dans cette marée montante et descendante. En mars dernier, son courrier se composait de 180.000 envois, en avril de 135.000, en mai de 105.000, en juillet de 60.000, en août de 45.000. Ses mérites baissent à mesure qu'il manie la gaffe, mais il remonte dans l'estime de son peuple, puisque en décembre dernier, ce fameux baromètre de sa popularité était remonté à 540.000 ! Depuis mars, le président Roosevelt a reçu plus de 220.000 télégrammes personnels et des centaines de petits paquets contenant des cadeaux variés. C'est beau, la statistique ! Des femmes dont les maris ont retrouvé qu'il leur manquait, grâce au plan rénovateur du président, lui ont adressé des chaussettes tricotées à la main, des pullovers, des poudings, des pantoufles brodées, etc. Parmi cette correspondance, il s'en trouvent qui font la joie du destinataire lequel fait trier dans le tas les plus originales par leur teneur. On lui demande d'user de son influence dans tous les domaines de la vie privée, avec une naïveté déconcertante. Une femme, entre autres, lui demande de remettre au pas son mari qui, depuis qu'il a de nouveau du travail, ne rentre plus que le lendemain du jour de paie. Des jeunes filles se plaignent de l'inconstance des hommes. Certains ménages lui font part que le « torchon brûle » et lui demandent son opinion sur le divorce.

Le président lit personnellement les lettres

que le secrétariat a mises de côté, à son intention. La lecture de ces missives est d'un secours précieux pour la digestion du chef de l'Etat, paraît-il. Il y en a une dont il a spécialement apprécié la saveur : Un cuisinier nègre, ayant été embauché de nouveau dans son ancienne place, grâce à la politique économique du président, lui écrit : « Y a bon pour moi. Toi écrire à patron pour congé. Moi viendrais te rôtir bon poulet pour toi seul ».

Si la politique du président Roosevelt ne pouvait avoir que des conséquences de ce genre, il y aurait lieu de l'en féliciter. F. W.

Bagage collectif. — Alors ? Te voici régisseur dans la grande tournée Machin ? C'est un gros travail.

— Oui. Et surtout une grande responsabilité. Pense donc, j'ai la charge entière de tous les costumes d'une troupe de cent jeunes filles.

— Diable ! Mais ça doit faire un bagage formidable ?

— Heureusement non ! le tout tient dans une valise que je puis porter à la main...

LA BELLE CARRIÈRE ?

UELLE heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-cinq.

— La cérémonie était bien pour onze heures précises, n'est-ce pas ? Le mot était souligné afin que nul n'en ignore et soit exact.

— Ne soyez pas grincheux, sous prétexte qu'il y a quarante ans que vous êtes marié...

— J'ai faim et cela excuse tout !

— Cela explique tout plutôt !

— Avec le défilé, nous serons encore là à quatorze heures !

— Autant être ici qu'ailleurs !

— Vous êtes philosophe parce que vous avez déjeuné avant de venir à cette cérémonie, en femme prudente que vous êtes.

— Naturellement... Ah ! il y a un remous, la mariée doit approcher...

— Il n'est pas trop tôt !... Est-elle jolie ?

— On la dit très riche.

— Bon... elle doit être laide...

— Vous êtes terrible... La voici... heuh !... elle n'est pas belle, c'est vrai...

— Mâtin ! vous êtes difficile, chère amie, elle est charmante, cette enfant...

— J'en étais sûre... un jeune minois passe et vous voici emballé !

— Ne me chargez pas... mais je trouve que cette jeune fille est ravissante.

— Sa robe lui sied affreusement mal ! regardez sa robe... les hommes ne savent rien voir ! et une pose, elle marche avec une lenteur...

— Ce n'est pas de sa faute... le père est sans doute un ancien escargot. Et puis, il est fier de sa mariée et il veut qu'on la contemple à loisir. Il a raison, d'ailleurs, c'est une joie pour les yeux. Ah ! ma femme était bien aussi, il y a quarante ans !...

— Tout doux... tout doux... ne radotez pas, sans quoi j'irai répéter à votre femme que vous l'avez trouvée bien, juste une fois, voici quarante ans !

— Soyez bonne et ne créez pas de scène... Écoutons le beau discours panégyrique.

La cérémonie est terminée. C'est une poussée générale pour aller saluer les mariés.

— Madame, ne poussez pas...

— On ne se croirait pas au milieu de gens du monde...

— Bon, mon bas a une maille qui file...

— On a marché sur un pan de ma robe...

— Il ne fallait pas la faire si longue...

— J'ai reçu un coup de coude dans le dos...

— Enfin, monsieur, si vous étiez si pressé de passer, il fallait faire...

— Pourvu que le buffet soit encore garni quand nous arriverons !

— Moi, ce qui me plaît dans la mariée, c'est le marié !... Quel beau garçon !

— Ninette, tais-toi, des messieurs t'ont entendue et ils chuchotent en riant.

— Cela les distrairait... On a le droit d'exprimer sa façon de penser...

Dans la sacristie, on défile rapidement parce que la foule est dense et que le concierge presse de sortir.

On finit par se retrouver à la maison où le lunch a lieu. La mariée est gracieuse autant que jolie et elle essaie de plaire à tout le monde. Mais malgré ses efforts pour rester naturelle, un air de triomphe éclate dans ses yeux et excite les jalousies.

— En somme, elle ne fait pas un mariage si brillant... Un ingénieur change de pays sans arrêt et ce n'est pas amusant. Ce n'est pas moi qui aurais aimé ça pour ma fille.

— Elle trouvera mieux, votre Ninette.

— Je l'espère...

Une amie survient et interrompt le duo. Elle entraîne la mère qui méprise la « carrière » et murmure :

— Dites-moi, ma toute bonne, votre Ninette n'a pas de parti pour le moment !!! J'en ai un charmant... un ingénieur, ami du marié. Cela lui plairait à votre chérie ?

— Comment donc !... c'est tout ce que nous désirons, je ne rêve que cela pour elle..., c'est une si merveilleuse carrière...

Choses et Autres.

« N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné. »

EPIGRAMMES

EN ces temps d'élection où nos hommes politiques font des réquisitions et des panégyriques, où les journaux de « cou-leur » suivent le mouvement, on se plaît presque à regretter le temps des épigrammes. Ah, certes, on n'était pas moins méchant qu'aujourd'hui, mais la méchanceté en épigrammes, c'est un peu la dorure de la pilule, le parfum de la rose qui fait accepter la piquette de l'épine.

Et voici une autre :

« Malgré les lois de la physique,
Tu prouves qu'on peut être à la fois vide et lourd. »

Et voici la réplique :
« Vante moins ta légèreté,
Sois plus pesant, mais sois solide,
Le beau mérite en vérité
D'être léger quand on est vide. »

Et voici une autre :
« Quelle place m'est accordée,
Disait un parvenu, sans l'avoir demandée ?
Pour l'obtenir, je n'ai point fait un pas. »
Quelqu'un reprit : « La belle idée !
Quand on rampe, on ne marche pas ! »

Ne pourrait-on pas dire des élus d'un jour ce qu'un poète, Mme Deshoulières a dit des charmes passagers de la femme et de sa beauté ?

« Mais on a peu de temps à l'être
Et longtemps à ne l'être plus. »

Et je pense qu'il y a pas mal de candidats ressemblant à Chamillard, directeur des finances sous Louis XIV :

« Ci-gît le fameux Chamillard
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans dans le ministère. »

Le duc de Bourbon qui fut trois ans premier ministre sous Louis XV était dévot, peu intelligent, de mœurs relâchées. Au physique, sans prestige et borgne. On l'accusait de faire partie

d'une société d'accapareurs. Jamais ministre ne fut plus détesté, peu ne vit pleuvoir sur lui plus d'épigrammes.

En voici deux :

Ci-gît noble Henri de Bourbon
Ce duc de fort mauvaise mine
Paie aujourd'hui sur le charbon
Ce qu'il gagna sur la farine.

Et une plus gaie :

Au tombeau, Bourbon va descendre,
La mort ne doit pas l'alarmer ;
Il n'aura qu'un œil à fermer
Et n'aura point d'esprit à rendre.

L'histoire se renouvelle. D'autres Charmillard, des ducs de Bourbon, des Jean Fréron, vivent encore autour de nous. Qui leur décochera des épigrammes ?

Lisette.

VOCABULAIRE DE CHOIX

SI nos timbres de voix diffèrent tous les uns des autres — il est extrêmement rare d'en entendre deux parfaitement semblables, — notre langage aussi ne peut s'identifier avec aucun autre ; il a ses particularités, ses tournures, ses termes, ses accents personnels, et cela dans n'importe quel milieu, qu'il soit campagnard ou citadin, ouvrier artisan populaire ou artistique. C'est une des raisons pour lesquelles nous ne nous laissons pas de nous écouter ; la nuanciation infinie des voix ajoutée aux pensées qu'elles expriment, forme une musique composite dont les sons durs et aigres font valoir la souplesse, la douceur et l'harmonie de l'ensemble.

D'autre part, lequel de nous n'a pas ses mots de prédilection, qu'il place aux bons endroits, quand ce n'est pas à faux, qu'il module avec plus de satisfaction que d'art pour mieux affirmer ses convictions ou ses sentiments ?

Tel orateur de la tribune ou de la chaire se complait dans les « n'est-ce pas ? » auxquels il n'y a jamais de réponse ; tel autre, amoureux de preuves et de conclusions, multiplie les « ainsi donc », au risque de ne rien prouver et de brouiller les conclusions.

Il est donc naturel que le commun des mortels émaïlle ses propos de mots bien frappés, — fussent-ils les plus dénués de sens et les plus inutiles, — qui portent en quelque sorte la marque de sa personnalité. Il n'en a qu'un choix restreint, parfois même qu'un seul, comme celui de « voilà », employé en point final par certain conseiller communal dans ses brèves interventions en séance consultative. « Voilà » a cet avantage, sur le « j'ai dit », qu'il laisse la porte ouverte à une reprise de discussion et d'argumentation, car il ne signifie pas « j'ai épuisé mon sujet, je n'ai plus de munitions ». Ce « voilà » tombe avec un poids qui fait impression et semble donner de la valeur à la médiocrité.

Ceci m'amène à parler d'un célibataire endurci, portant beau par coquetterie native, qui se spécialise dans le choix des qualificatifs en *able* et met naturellement au premier plan, comme beaucoup de jeunes sportifs ou snobs, le mot : *formidable*. Il les lance avec emphase, avec une conviction irraisonnée ; il les charge de sens au delà de leur expression, il les fait sonner pompeusement et met un tel accent sur la syllabe pénultième qu'on la dirait surmontée du plus superbe des points d'orgue. Il se délecte de leur sonorité et s'en gargarise à bouche que veux-tu.

En parlant de la hauteur de l'Everest, il la qualifie de formidable ; formidable l'acrobatie d'un aviateur, formidable la beauté d'un concert ou celle d'un tableau, formidable la chance d'un joueur, formidable même la chaleur de telle journée d'août. C'est un mot commode qu'il applique indistinctement à tout ce qui dépasse l'ordinaire, une honnête moyenne, que ce soit en grandeur ou en petitesse, en beauté ou en laid, en force ou en faiblesse ; c'est le superlatif par excellence, le summum de sa pensée et de son impression ; aucun autre vocable ne saurait l'égaliser ; il s'en tient donc à celui-là, n'en pouvant trouver d'équivalent dans sa pauvre cervelle.

Dans le domaine de la grâce et de la beauté féminine, il emploie volontiers le mot *adorable* ; et lui, qui redoute d'aliéner son cœur et sa liberté, qui se borne à papillonner, trouve un charme particulier à cette épithète ; il la prononce avec des inflexions caressantes, il la roucoule amoureusement avec un air gourmand ; il en savoure la douceur avec un frémissement des lèvres et un battement des paupières. Il a un respect particulier pour ce terme et se garde bien de le mésallier ; il se contente de dire : un enfant, une jeune fille, une femme, une fleur, adorables, et ce n'est que par inadvertance qu'il lâche, par exemple, un minet adorable.

Il se flatte de pouvoir placer quelque part le mot *impondérable* ; il le trouve éloquent, savant, pas encore bien monnayé et, sans être ferré sur sa signification, il s'aperçoit de l'effet de surprise qu'il produit en parlant des impondérables, le pluriel doublant encore sa valeur. Il y met un grain de mystère, de sous-entendu, avec un sérieux de circonstance. Quand on ne sait à quoi attribuer tel événement, ce qui a pu rapprocher et unir des caractères franchement dissemblables, ou faire échouer un projet sérieusement conçu, notre homme en donne la cause en syllabant nettement et largement le grand, le pesant mot impondérable, et il croit avoir éclairé les ténèbres.

Il aime la gaîté, les amusettes, les soi-disant jeux d'esprit, les anecdotes piquantes, les histoires pour rire, et alors, qu'il soit le conteur ou l'auditeur, il ne manque pas de s'exclamer au moment psychologique : c'est inénarrable. Et il part d'un rire aussi prolongé que les sonorités de l'expression. Pensez donc, inénarrable, c'est folichon, goguenard, rabelaisien, tout ce qu'on veut y mettre de plaisant, de jovial, d'humoristique. Inénarrable, ça vous remplit la bouche et la fait fendre jusqu'aux oreilles, en vous déso-pilant la rate !

Je n'allonge pas ; qu'il vous suffise de savoir que les qualificatifs avec le préfixe *in* ou *im* ont sa préférence et qu'il les tient pour les plus beaux mots de la langue. Vous l'entendez jongler avec impayable, inqualifiable, inattaquable, inépuisable, impitoyable, et vous vous dites que loin d'être déraisonnable, notre homme est un bon diable.

A. Gaillard.

PETITES MANIÈRES

E viens de quitter une bonne demoiselle qui m'a bien fait rire. Elle est très réservée, mais en dessous, discrètement, avec la pudeur de la dévotion. L'espèce est rare.

Donc, par plaisanterie, à la fin d'un dîner gai, je lui avais offert une cigarette. Je parierais ma tête, et la vôtre, que jamais la bonne demoiselle ne toucha de tabac, même en paquets. Mais elle était toute joyeuse, à cette seule idée qu'on pût la croire capable de fumer !

Ça été tout un poème de regards entendus, de gestes gauches, de petites manières. Cette puritaine, faisant l'évaporée, avait d'exquises inad-vertances. Elle tenait sa cigarette du mauvais bout ; elle poussait la fumée au lieu de la tirer ; elle finit par jeter le reste...

Mais elle avait trouvé moyen de dire négligemment :

— Ce ne sont pas celles que je fume d'ordinaire : les miennes sont plus fortes...

Ej j'étais si réjoui du manège, et je le voyais si touchant, le subterfuge de la brave fille pour nous mettre à l'aise, que, ma parole ! je l'aurais embrassée

Ch. F.

LA SAISON A LAUSANNE

Théâtre municipal de Lausanne. — La saison lyrique débutera le 5 avril. On verra, au premier regard sur le répertoire, quelle promet des « genres » très différents et c'est bien dans l'idée de la direction de notre Théâtre d'offrir de belles soirées aux goûts divers du public, et même des publics.

Dans les débuts, M. Béranger présentera l'opérette moderne. Tout d'abord la tournée officielle du Théâtre Mogador, à Paris, qui nous apportait il y a quelques années « Rose-Marie » et « No No Nanette », jouera cette année, avec la grande mise en scène qui convient, la célèbre opérette « L'Auberge du Cheval Blanc ». Elle est précédée d'un fredonnement de tant d'airs connus que nous ne doutons pas du plaisir